

## Un départ qui laisse un grand vide

Numéro 90, janvier 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42271ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1997). Un départ qui laisse un grand vide. *Liaison*, (90), 22–22.

## UN DÉPART QUI LAISSE UN GRAND VIDE

L'histoire du TNO est malheureusement ponctuée de départs aussi soudains qu'inattendus. Dans les années 1970, Suzie Beauchemin et André Paiement ont perdu la vie dans des circonstances tragiques. Plus près de nous, Yves Gérard Benoit, qui a été l'un des plus ardents défenseurs du TNO, s'est éteint au début de 1996.

Arrivé au TNO en 1983, Yves Gérard Benoit y a occupé de nombreux postes avant d'en devenir l'administrateur. Reconnu pour sa polyvalence, craint par certains pour son intransigeance, Yves Gérard Benoit a notamment réussi à améliorer les conditions de travail des artistes du TNO et à assurer la survie de la compagnie pendant la période de vaches maigres du milieu des années 1980.

Dramaturge, il a signé deux très beaux textes : *Tourist Room No Vacancy*, mis en lecture à Sudbury par Brigitte Haentjens, et *La Ville qui tue*, mis en lecture par Sylvie Dufour et présenté à Sudbury et Ottawa. Après son départ du TNO, Yves Gérard Benoit a œuvré auprès de Jeanne Sabourin, au Conseil des arts de l'Ontario, où il a continué à défendre les artistes franco-ontariens. Québécois d'origine, Franco-Ontarien d'adoption, Yves Gérard a épousé la cause des artistes ontariens au point d'en devenir un des militants les plus convaincus. Son départ laisse un grand vide dans le cœur de ceux et celles qui ont eu la chance d'avoir son amitié et de travailler à ses côtés. Il est mort du sida, le 1<sup>er</sup> février 1996.



YVES  
GÉRARD  
BENOIT  
Photo :  
Rachelle  
Bergeron

### LA VILLE QUI TUE (extrait)

*Il y avait du vent ce matin-là. Des bourrasques folles. Les arbres se balançaient furieusement. Tu n'as pas eu à attendre longtemps avant le long craquement. Gisait maintenant dans la cour, le tronc squelettique du grand orme. Tu es sorti presque nu. T'as marché jusqu'au cadavre froid. Tu l'as caressé longtemps sans sentir les morsures de novembre. Le bois rugueux avec par endroits des éclaircies. La chair lisse sous l'écorce avec des rainures creusées par les insectes. Tu pleurais la perte d'un ami. La perte du refuge de ton enfance, de tes moments de bonheur. Plus tard, ce jour-là, ton père dépeça la carcasse de l'arbre. Le ventre du grand orme fourchu était creux.*

LES CHAMPS DE BOUE, de Stéfán Psenak

Mise en lecture par Sylvie Dufour, avec la participation de Marcel Aymar, Luc Thériault, Micheline Tremblay, Émilie Vachon et Anne-Marie White. Présentation du Théâtre du Nouvel-Ontario, à l'invitation du Théâtre la Catapulte, à la Cour des arts d'Ottawa, le 26 octobre 1996.

Tour à tour enquête policière et histoire de mœurs, cette première création dramatique de Stéfán Psenak est l'occasion d'une belle et stimulante réflexion sur le désir, la solitude, l'amour et la haine. Le jeune dramaturge nous raconte plus que l'histoire d'un meurtre, un soir de pleine lune, dans une maison-prison où règne le silence, tantôt protecteur, tantôt insupportable. Il va bien au-delà de la simple enquête policière, intéressante en soi, pour déboucher sur des constats qui en disent long sur la condition humaine. À la voix de la justice s'ajoute celle

de la conscience. Aux paroles de l'enquêteur s'ajoutent les pensées d'un couple en détresse. Une femme qui aurait préféré être battue plutôt qu'ignorée. Un homme au visage éteint qui cherche à brûler toute trace du passé. Une fille prise avec des choses qui se vivent mais qui ne se disent pas. L'effet est réussi. Le spectateur sent très bien que « la pire noirceur est plus rassurante que l'inconnu » ; il découvre, avec les personnages sur scène, qu'« à force de vouloir être autre chose que soi-même, on risque d'être encore plus malheureux ». Avec *Les champs de boue*, Stéfán Psenak réussit un tour de force : de la sécheresse et du vide, il extrait un rêve onctueux, un désir en mouvance, sans jamais chercher à juger.

Paul-François SYLVESTRE